Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 12

Artikel: Kyrielles : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212946

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lignes inédites d'un de nos écrivains vaudois. Elles sont d'un homme de cœur qui a connu, comme tout le monde, des heures de tourmente et de détresse. Mais son sain optimisme et sa confiance inaltérable lui ont toujours permis de surmonter toutes les défaillances et de répandre autour de lui le réconfort de son courage et de sa belle humeur.

Ce sont quelques extraits de lettres privées d'Alfred Ceresole qu'on a bien voulu me confier.

Voici tout d'abord une lettre écrite à l'heure de sa mission pastorale qui retrace rapidement les phases de ce beau ministère et qui se termine par quelques lignes qui sont un crédo d'optimisme et de confiance :

« Je viens de terminer, non sans une émotion douce, mélancolique et reconnaissante, ma trente-neuvième et dernière collecte en faveur des incurables. Le dernier écu qui vient de tomber dans ma sacoche, a retenti comme un point final éveillant de bien lointains souvenirs : En 1886, je me vois à Oron, Châtillens, Essertes, Les Tavernes, Les Thiolleyres, etc., premières courses à vingt-quatre ans, avec rentrée au modeste logis. De 1867 à 1870, je suis sur les hauteurs des Ormonts, brassant la neige en grimpant les pentes du Chaussy, de chalet en chalet, le falot pendu au côté. De 1871 à 1890, je cours d'étage en étage, dans les rues veveysannes, de magasin en magasin, de corridor en corridor. Puis, de 1890 à 1904, me voici sur les pentes des Pléiades : St-Légier, La Chiésaz, Blonay.

» Que de souvenirs !

» Jours de pluie et de soleil ; jours de tourmente ou de radieuse clarté, jours de neige ou de brouillard, à la marche joyeuse ou lente, aux retours harassés, le cœur joyeux cependant d'avoir mendié pour autrui...

» Oh ! que n'ai-je l'image nette et précise des excellents municipaux qui, durant ces trente-neuf ans, m'ont accompagné en ces courses alpestres ou citadines !

» Combien sont morts ! Paix à leurs cendres ! Combien ont été bons, aimables et joyeux ! Combien aussi, hélas, ont été de lourde et pénible compagnie. Je les revois plus ou moins tous dans le lointain des vallons, des routes, des rues et des foyers visités.

» Et maintement, c'est fini. A d'autres, à de plus jeunes !

» Puissent-ils se persuader qu'il n'y a qu'une manière de faire une collecte, c'est-à-dire une œuvre de charité, c'est de la faire avec gaîté !

» Je rends grâce à Dieu d'avoir eu, pendant ces trente-neuf ans, la force voulue et de n'être pas ce soir trop fatigué.

» Bon courage ! Et tâchons toujours de prendre les choses par le bon bout ! »

Dans une autre correspondance où il annonçait l'envoi de sa lettre de démission, Alfred Ceresole écrivait :

« Oh que j'ai dû prendre encore tout mon courage pour dire cet adieu à tout un lointain passé. Au moment de fermer l'enveloppe renfermant ce salut solennel et cette douloureuse rupture il me semblait que c'était comme une dalle qui s'abaissait sur une tombe, celle de ma jeunesse et des plus chers et lointains souvenirs...

» Il doit en être ainsi, amen ! »

Et aussitôt après cette légitime émotion mélancolique, sa bonhomie optimiste et sereine reprenait le dessus et ajoutait :

« Et puis, comme disent nos bons paysans avec leur philosophie simpliste : « Après un temps, il en vient un autre. »

» En règle ! »

Notons encore, pour ceux qui lisent encore le patois, ce délicieux télégramme envoyé par le pasteur de Blonay à l'occasion d'une visite d'église à Yvorne :

« Allein tot drai. Tenein nos dru per ensembliou pré dou Maître pe lou servi commein faut. L'est pertot que le pierre sont duré ; ma ne fau pas no décoradzi. Quand tsacon s'aydié, nion ne se kraivé. Que lu bon Dieu nos ait tri tôt en sa sainte garda : grands et petiots, villis et dzouvers, hommes et fennes, syndics et municipaux, ministres et régents, etc... Fa tant bon s'ama au grand solet, sans niaises, ni crouya malice. »

Prendre les choses par le bon bout, garder pendant les mauvaises heures la foi en des jours meilleurs, aimer au grand soleil son Dieu, sa famille et son pays : tels furent, dit Georges Jaccottet, les grands préceptes de vie d'Alfred Ceresole. Voilà pourquoi au soir de ses journées il a pu regarder vers le passé avec joie et reconnaissance et vers l'avenir avec confiance et sérénité.

Nuance. — Un nègre se félicitait du bonheur d'avoir été affranchi :

— Je ne suis plus esclave, disait-il, je suis domestique.

Au tribunal. — En tribunal, comparaît un accusé très chic, qui se fait appeler le vicomte de Bagneux.

— C'est bien là votre véritable nom ? demande le président.

— Comment ! monsieur le Président, reprend le prévenu ; ma famille est assez connue, je pense. Nous portons le titre de vicomte depuis trois cents ans de mâle en mâle.

— Plutôt, de mal en pis, réplique le président, souriant.

* * *

Un homme avait assassiné son père et sa mère avec un raffinement de cruauté révoltant.

Les débats terminés, le président du tribunal lui demande s'il a quelque chose à ajouter pour sa défense.

— Hélas ! non, monsieur le Président, seulement j'espère que vous aurez pitié d'un pauvre orphelin.

KYRIELLES

III

Voici encore quelques kyrielles qu'ont bien voulu nous communiquer de fidèles lectrices et lecteurs. Nous les en remercions.

Ma maison est en carton
Mes escaliers sont en papier
Si je monte les escaliers
Je me casse le bout du nez
C'est la faute au cuisinier
Qui n'les a pas balayés.

Combien faut-il de clous pour ferrer un cheval noir ou blanc ? (l'un des enfants propose un nombre quelconque et l'on compte jusqu'à ce nombre).

Chic, chic, à la moutarde, pour un, pour 2, pour 3, pour 4, pour 5, pour 6, pour 7, pour 8, pour 9, bœuf.

* * *

Et nous avons encore reçu les lettres que voici :

« Lecteur assidu de votre journal, c'est toujours avec plaisir que j'en fais la lecture. Voici quelques rondes, qui ont plus de 50 ans, si vous trouvez à propos de les reproduire, il y a bien de mes contemporains qui s'en souviendront. Je suis de 1852.

» C'est surtout aux St-Louis du petit Pont (rue du Flon) où jeunes et vieux rondaient ensemble, et où chacun savait encore s'amuser. »

Oh ! Grandguillaume
As-tu bien déjeuné
Oh ! oui, Madame
Un morceau de salé
Tout le monde dansera
La Guillaume, liaume, liaume
Tout le monde dansera
La Guillaume restera.

Quand j'étais petit
Je n'étais pas grand
Pour embrasser les filles
Je montais sur un banc.

Fais no-no colin petit frère
Fais no-no t'auras du gâteau
La maman est en bas
Qui tricote des bas.
Le papa est en haut
Qui fait du gâteau
La maman est en bas
Qui tricote des bas
Le papa est en haut
Qui fait du gâteau
Aux pruneaux.

C'est une grande perche
Pour abattre les noix,
Si j'étais malhonnête
Je la ferais connaître
Adieu, adieu, embrasse, embrasse, embrasse
Adieu, adieu, embrasse qui tu veux.
Embrasse qui tu peux.

Oh ! doux bocage
Charmant feuillage
Qu'on est heureux
Sous ce berceau
Si celle que j'aime
Etait ici
Ah ! la voici, la voici, la voilà
Celle que mon cœur aime
Ah ! la voici, la voici, la voilà
Celle que mon cœur aimera.

Rondin, picotin,
La Marie a fait son pain
Au milieu de son jardin
Pi ! ! ! Pi ! ! !

Aimes-tu mieux ton papa ou ta maman ?
J'aime mieux les gâteaux.

* * *

Et la lettre que voici :

« Messieurs du *Conteur*,

» Puisque les kyrielles peuvent intéresser vos lecteurs et lectrices, en voici quelques-unes que je retrouve au fond de ma mémoire. Il y en a de bien anciennes que connaissaient déjà mon aïeule ; elle m'apprenait cela il y a bien longtemps, car moi-même je suis maintenant, à mon tour, une vieille.

» Le souvenir de ces jours innocents nous fera oublier pour un moment le cauchemar des terribles événements qui se passent au jour d'aujourd'hui. C'est comme un écho d'un âge heureux, d'un âge d'or, qui ne reviendra plus, pas plus pour les autres que pour moi.

» Ces kyrielles servaient donc de préliminaires à nos jeux d'enfants. »

Enic bénié sirié siro
Cric tipi et pontino
Enic bénic siric sira
Ponpayion potin pota.

Cani canivelle
Qui n'a qu'une oreille
Il en avait deux
Cadenette cadenette
Et ruban bleu.

Uni unelle
Quasi quaselle
Du pied du jonc

Coquille bourdon
Zingue dau
Zigue nau
Tine femme
Tousse house !
(house c'est de l'allemand.)

Une poule sur un mur
Qui picote du pain dur
Picotin picote
Lève la piaute et saute en bas.

Moi j'ai vu la lune
Qui mangeaient des prunes
Derrière les fagots.
J'ai vu les grenouilles
Dans une citrouille
Qui faisaient patrouille
Avec des falots.

Mon petit médecin
Si coquin si malin
Mon petit médecin !
Dans mon lit malade
Je mange de la salade
J'ai du pain j'ai du vin
De la saucisse et du boudin !

J'ai connu les deux histoires ci-dessous en Franche-Comté. Elles sont, je crois, modernes, comme ils disent.

Un pêcheur sur un pont
Pêchait des petits poissons
Un enfant qui passe
Au bord se prélasse
Plon plon plon
Gros plongeon
Le beau pêcheur saute
Un fil à la piaute
Casse casse casse cou
Prend l'enfant par le cou
Y le porte à la nounou
Coucou coucou
Un baiser dans le cou.

La cloche fatale. — Le gardien du clocher d'une église, dans une ville, guidant dernièrement des visiteurs, commença ainsi la description des différentes cloches :

— Cette cloche, Mesdames et Messieurs, ne se met en branle qu'en cas d'incendie, d'inondation, de visite du chef de l'Etat ou de quelque autre calamité publique.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

MA BAGUETTE

par ALBERT BONNARD

Un de nos lecteurs a l'amabilité de nous adresser ce charmant récit. Il a pour auteur Albert Bonnard, que la mort vient d'enlever beaucoup trop tôt à son pays, qui est le nôtre, aux lettres et au journalisme romands.

Le Corps des Cadets du Collège-Ecole moyenne de Nyon avait pour instructeur, avant 1870, un capitaine de la milice vaudoise exempt de toute pédanterie. Il n'astreignait pas indéfiniment ses cinquante hommes entre 8 et 15 ans à répéter l'école du soldat très compliquée de l'époque. Il les menait surtout en promenades. Avec lui, nous marchions sur Prangins, sur Crans, sur Duillier, sur Eysins, parfois même sur Trélex et sur Genollier. Nous formions les faisceaux devant l'auberge. Les mieux en fonds grignotaient une ration de pain et de fromage, pendant que nos instructeurs vidaient un demi-pot. Au retour, rue de Rive, les honneurs étaient rendus à la bannière du Collège où une « perchette » d'argent nage dans un flot de gueule et d'azur. La cérémonie se déroulait devant la maison du Juge de Paix, en même temps président de la Commission des Ecoles. Cet éloquent magistrat, debout sur un perron élevé de cinq marches d'escaliers, tandis que nous présentions les armes et quand les deux tambours avaient cessé de battre « au drapeau », nous adressait des paroles viriles et nous exhortait à verser pour la patrie, s'il le fallait un jour, la dernière goutte de notre sang.

Et je vous jure que nous y étions bien décidés. Le sacrifice suprême nous paraissait plus facile que les verbes déponents ou la réduction des fractions ordinaires au plus petit commun dénominateur. Je crois que la guerre apparaît à nos enfants comme une institution fabuleuse. Ils distinguent à peine entre les scènes mythologiques qu'ils déchiffrent dans Ovide et les hauts faits qu'ils ânonnent dans César. Les uns et les autres sont pour eux également lointains et peu vraisemblables.

Alors, c'était tout autre chose.

Le canon a retenti ; pas très loin, pendant toute mon enfance. Je commis la faute, à six ans, de trouer d'un grand coup de règle, sur la carte murale, ornement de l'antichambre paternelle, le royaume de Prusse, qui : avec la grande Autriche, était en train d'écraser et de dépouiller le petit Danemark.

Deux ans plus tard, tous les incidents de la campagne de 1866 mirent nos petites têtes en ébullition et je vois encore, je pourrais montrer dans la *Gazette de Lausanne* de l'époque, les dépêches qui annoncèrent Gitschin, Langensalza, Custozza, Kœnigegrætz...

Il en restait quelque chose dans nos exercices de cadets. Parfois, nous faisions la « petite guerre » au Bois-Bougy. L'une des deux sections partait d'un coin de la forêt, l'autre de l'extrémité opposée. On se rencontrait. On se fusillait à cent pas. Puis on se précipitait les uns sur les autres, baïonnette en avant, avec des cris d'apaches. Tout le monde se disait vainqueur. Les incidents du combat étaient discutés sans fin pendant les récréations de la semaine suivante et amenait des contestations souvent vidées à coups de poings dans la cour du Collège. Pour moi la bataille se transformait : au bout de cinq minutes, ce n'était plus la section du lieutenant Magnin aux prises avec celle du lieutenant Granger près de l'étang de Bois-Bougy, c'était un épisode des guerres récentes. Nous étions les Danois, les Hanovriens, les Bavarois. Devant nous : c'étaient les Prussiens. Il s'agissait de venger Duppel, de rendre au pauvre roi aveugle le trône dont on l'avait dépouillé, ou la liberté à Francfort-sur-le-Mein. Pour ces nobles causes, je brûlais toutes mes cartouches. Je visais soigneusement mes petits camarades devenus des suppôts de l'oppression. A l'assaut final, j'étais d'une intrépidité indomptable. Quand je rentrais à la maison, les mains noires de poudre et qu'on m'envoyait les laver, j'aurais voulu y trouver des taches de sang...

Un mercredi, je fus brutalement rappelé à la prose et à l'humilité de mon destin.

Nous étions restés sur la place Perdtemps et, dans l'allée de tilleuls qui conduisait alors de la ville à la gare aux marchandises, nous exercions le feu du défilé. C'était une belle manœuvre. On se formait la colonne par section. La section découverte ainsi et restée en avant donnait le feu de salve, puis par un double « par file à droite » prenait « au pas de course » la queue de la colonne. La section découverte ainsi et restée en avant donnait le feu et se retirait à son tour. Les sections d'arrière chargeaient leurs armes et attendaient de tenir la tête. Sur le front, il y avait ainsi toujours une subdivision prête à balayer l'ennemi supérieur en nombre — l'ennemi était toujours supérieur en nombre — et on reculait pied à pied en vendant chèrement sa vie... Ma petite imagination galopait. Je regrettais que Napoléon n'eût pas connu cette méthode : elle aurait servi miraculeusement à Waterloo la retraite de la garde. Et je crois bien que Wellington ou Blücher étaient au bout de mon fusil, dans la vieille roue de moulin qui bornait l'horizon, et que le bied de l'Asse, à sec, laissait ce jour-là immobile.

— Feu de Salvé ! Arme ! Joue ! Feu ! commande le lieutenant Magnin...

Nos vingt-cinq coups partirent comme un seul.

Je venais d'être vivement projeté en arrière par un choc inattendu. J'avais l'épaule endolorie. Je regardai l'extrémité de mon fusil... Il n'y avait plus de baguette ! J'avais oublié de la retirer du canon après avoir bourré ma charge !

C'était la faute la plus grave que pût commettre un cadet de Nyon. Notre chef nous y rendait attentif chaque fois qu'on distribuait des cartouches. Rien n'était plus dangereux. Nous pouvions, par cette étourderie, tuer un camarade ou un passant. Et il menaçait quiconque ne remettait pas la baguette en son logis au « douze » de la charge à douze temps, d'un nombre invraisemblable d'heures de cachot...

Aussi personne encore n'avait jamais commis cette redoutable bévue.

Il fallait que ce fût moi ! Napoléon, Wellington, Blücher, étaient rentrés dans leur glorieuse et lointaine perspective historique ; il n'y avait plus que le cadet Albert Bonnard, âgé de neuf ans, qui avait oublié sa baguette dans son canon de fusil !

Le feu de défilé en fut interrompu ! Je ne pouvais retenir mes larmes... Au lieu des foudres attendues, notre bon capitaine s'empressait de me rassurer.

Ça ne fait rien, puisque tu n'as pas fait de mal à personne. Cours chercher ta baguette.

Je courus avec d'autres, la baguette fut introuvable. Je ne l'ai jamais revue. Je ne la reverrai sans doute jamais. Est-elle tombée dans l'Asse ? S'est-elle enfoncée, comme on le soupçonna, dans un monceau de tan mis là par l'usinier voisin ? C'est ce que l'histoire des guerres n'a pas encore élucidé. En tout cas, il ne passait personne. A moins que, par-dessus les toits, ma baguette n'ait filé dans la direction de Genève, et atteint au loin quelque malheureux voyageur, mon étourderie était sans conséquence.

Je n'en fus pas consolé.

D'abord, j'étais sincèrement affligé de ne pas être puni. Pourquoi ? Est-ce qu'on me considérait comme trop petit ? Est-ce que je n'avais pas commis une faute militaire grave ? Est-ce que je bénéficierais d'un privilège odieux ?

Puis quand je fus rentré à la maison, ma conscience parla plus haut encore.

Oui, sans doute, je n'avais tué personne, du moins ce n'était pas probable, puisque deux heures après, on ne savait rien. Mais j'aurais pu tuer quelqu'un. Je savais qu'on est punissable, non seulement d'un assassinat, mais d'un homicide par imprudence. Si ma baguette avait atteint une des bonnes d'enfants qui fréquentent la place d'armes, j'aurais commis un homicide par imprudence. Aucune d'elles n'avait été touchée, mais y avais-je le moindre mérite ? J'étais moralement aussi coupable que si j'avais fait un cadavre ? Il y avait à la Maison de Force des malheureux dont la faute était égale à la mienne. N'était-ce pas une criante iniquité ? Que penseraient-ils quand ils apprendraient que la justice ne s'occupait pas de moi ? Que le capitaine ne m'avait pas mis au cachot ?

Mon chagrin devint du désespoir. Je me fus en mépris. Je crus que jamais je ne reconquerrais l'estime de moi-même. Et, pour plusieurs jours, mes bons parents prirent peine vainement à rassurer ma pauvre conscience bourrelée.

... Pourtant, quelques jours plus tard, quand je partis pour le Bois-Bougy, avec une baguette neuve, payée 4 fr. 50 de mes deniers, ou plutôt de ceux de mon père, chez l'armurier Rindlispacher, si je ne commis plus la même étourderie, je repris mon rêve brutalement interrompu et remportai de nouvelles victoires. Certes, on m'eût étonné et contristé en me disant que j'arriverais à l'âge mûr et au grade de lieutenant-colonel sans avoir rien fait de plus meurtrier contre les ennemis de ma patrie évoquée par le bon juge de paix, que la baguette envoyée sans le vouloir aux ombres de Willington et de Blücher...

Et la morale : C'est que, pour les enfants, la réalité ne reprend que provisoirement ses droits et que l'imagination est la plus forte.

Je connais même sur ce point bon nombre d'hommes qui sont enfants.

Distinguons. — Un concierge venait de refuser, parce qu'elle avait des enfants, une personne qui se présentait pour louer un appartement vacant.

Au même instant, deux galopins descendent l'escalier.

— Vous voyez bien qu'il y a des enfants dans la maison ! fait le locataire éconduit.

— Ce ne sont pas des enfants, Monsieur... ce sont les « fils du propriétaire ».

Un bon conseil. — Le meilleur moyen de se défaire de ses ennemis, c'est de s'en faire des amis. HENRI IV.

Un moment, s. v. p. — Un pasteur avait fait une longue visite à un moribond, tout à fait résigné. Comme il annonçait au malade qu'il allait prendre congé de lui.

— Un moment, Monsieur le pasteur, dit ce dernier, nous partirons ensemble.

Grand Théâtre. — Spectacles du 24 au 30 mars.
Samedi 24 : *Danses*, Sakharoff et von Dersp.
Dimanche 25 : *Le Cloître*, 4 actes de Verhæren et *Vers la Flandre*.
Lundi 26 et vendredi 30 : *Réjane* dans l'*Amazone* de H. Bataille.
Le 12 avril : Ouverture de la saison d'opérette.

Comédie (*Kursaal*). — Prochains spectacles :
Samedi 24, dimanche 25 mars (matinée et soirée) représentations des *Femmes savantes*, comédie en 5 actes de Molière et du *Malade imaginaire*, comédie en 3 actes du même auteur.
Ordre du spectacle : 1° Les Femmes savantes. 2° Le Malade imaginaire.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.
Albert DUPUIS, successeur.